Compte-rendu, concert. TOULOUSE, le 27 oct 2018. Schmitt, Philippot. Gattet. Toulouse Wind Orchestra

Compte-rendu, concert. TOULOUSE, le 27 oct 2018. Schmitt, Philippot. Gattet. Toulouse Wind Orchestra. Le **Toulouse Wind Orchestra** est un orchestre d'harmonie qui en trois années a su avec un brio étonnant, gagner un public nombreux et enthousiaste. Les deux concerts de cette année ont fait salle comble. Les trois enregistrements qui correspondent aux trois séries de concerts des années précédentes rendent comptent de l'excellence de cet orchestre. Originalité des programmes et exemplarité des choix interprétatifs sont deux des principales qualités du collectif. Composé de jeunes professionnels tous bénévoles, il atteint un niveau de perfection technique incroyable. Mais c'est surtout au concert que tout prend une direction extraordinaire. J'étais sous le charme de leurs deux premiers enregistrements mais j'ai été subjugué par ce concert.

Aussi forts que délicats… Toulouse Wind Orchestra : des musiciens d'exception



L’auditorium Saint-Pierre des Cuisines est un écrin idéal. Bien installé, tout l’orchestre, qui varie son effectif pour chaque œuvre, peut déployer un bouquet de sonorités prodigieux. Que ce soit les pupitres de clarinettes soyeux, les hautbois frais, les flûtes subtiles et les bassons profonds, l’écoute entre les instrumentistes est un régal pour l’œil comme pour l’oreille. Mais c’est surtout la splendeur et la délicatesse des nuances des gros cuivres qui fait merveille. Cette qualité de justesse et de nuances n’est pas l’apanage de tous les orchestres symphoniques. Les cors admirables de présence, les tubas prodigieux de nuances, et les Euphoniums aux timbres si beaux et la virtuosité sidérante, sont de la partie. Mais comment ne pas dire le plaisir à entendre de si beaux saxophones et les tubas puissants sachant être si délicats ! Chaque moment soliste sera un festival de beautés en terme de couleurs, nuances et phrasés. L’association des contrebasses et des violoncelles ajoute une solidité et une chaleur précieuses. La précision des percussion est sensationnelle. Et le piano, le célesta et

les harpes ajoutent une belle présence toute de poésie.

Dionysiaques de Florent Schmitt est une pièce écrite pour un orchestre d'harmonie. Elle sonne majestueuse et sensationnelle, révélant toutes les splendeurs d'un orchestre d'harmonie avec des nuances et des couleurs spectaculaires. La direction de Mathieu Romano est d'une clarté parfaite. Ses beaux gestes portent les instrumentistes à se dépasser.

Puis la création d'une œuvre à la demande de l'orchestre serait déjà un événement mais que ce soit un **Concerto pour hautbois et orchestre d'harmonie**, élargi aux violoncelles et contrebasses, fait sensation Car cet instrument si délicat mérite bien le soin amoureux que le compositeur a pris pour lui. **Gabriel Philippot** a su écrire très rapidement une très belle œuvre qui va certainement avoir la diffusion qu'elle mérite. Cela sonne très français à la manière d'un classique ou d'un Poulenc : tout est élégance et charme, avec des pointes de lyrisme plus extraverties. Le premier mouvement varie les styles, passant par une partie centrale plus lyrique. Le début est plein de charme et offre des phrases pleines d'esprit au soliste. Le dialogue avec l'orchestre est savoureux. Les traits et la grande cadence mettent en valeur le jeu très virtuose du soliste **Alexandre Gattet**. La vivacité qui termine ce premier mouvement et le chic de l'interprétation enflamment le public dont une grande partie applaudit. Le deuxième mouvement est plein de profondeur et demande au soliste de phraser comme un Dieu. Alexandre Gattet avec une admirable technique de souffle ne semble pas respirer et peut ainsi filer le son à l'infini. L'effet est musicalement très émouvant. Le final vif argent termine cette très belle oeuvre dans une véritable apothéose. L'alchimie entre le solistes et ses amis de l'orchestre est parfaite. La direction attentive et souple de **Mathieu Romano** est de toute beauté.

En bis Alexandre Gattet offre une adaptation virtuose de la chanson phare de Nougaro « O Toulouse » Un véritable régal qui

enchante et séduit évidemment le public.

Pins de Rome d'Ottorino Respighi adaptés pour l'orchestre de ce soir en permet une interprétation de première grandeur. La richesse des sonorités, l'ampleur des nuances passent du soleil éclatant à la nuit mystérieuse avec la plus plus grande aisance. Les Pins des catacombes est peut être la réussite la plus spectaculaire. Quand au final la manière dont Mathieu Romano en construit la progression est tout à fait géniale, débouchant sur un final éblouissant.
Et que dire de la passion que diffuse l'implication totale de chaque instrumentiste ? Bien sûr les solistes irradient de leur lumière mais par exemple la qualité du pupitre des clarinettes, leur homogénéité n'ont rien à envier aux meilleurs violonistes. La trompette lointaine de **Hugo Blacher** marquera les esprits comme un moment de pure magie. Vraiment il faudrait citer chaque musicien tant le jeu collectif est admirable et la joie de faire de la musique ensemble, irradie.
La jeunesse, le travail, le don de soi : un tel programme atteint à la plénitude du bonheur musical partagé avec le public. L'enthousiasme déclenché fait exulter tout l'auditorium qui obtient un magnifique bis … lequel met en valeur les merveilleux solistes dans une tenue rythmique parfaite. Et beaucoup d'humour avec en particulier l'inénarrable **Olivier Castellat** à la guitare électrique. Le Wind Toulouse Orchestra ne se réunit que trop rarement mais à chaque fois monte au ciel. L'enregistrement du concert qui sortira l'an prochain confortera la splendeur des talents de tous ces grands musiciens.

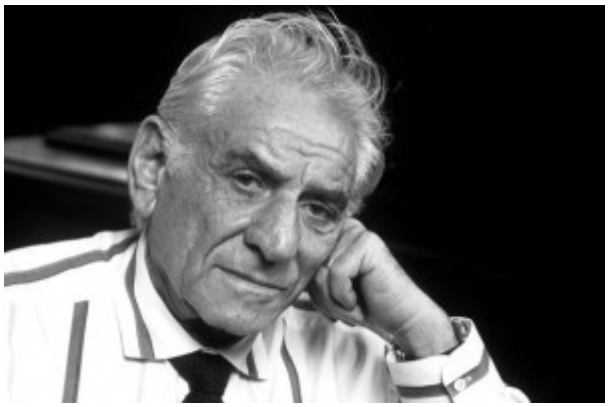


Compte rendu concert. Toulouse. Auditorium Saint Pierre des Cuisines,le 27 oct 2018. Florent Schmitt (1870-1958) : Dyonisiaques Op. 62 ; Gabriel Philippot : Concerto pour hautbois ; Ottorino Respighi (1879-1936) : Pins de Rome. Alexandre Gattet, hautbois ; Toulouse Wind Orchestra ; Mathieu Romano, direction.

Illustrations :
La formation et A. Gattet pour la création du concerto de Philippot
La formation orchestrale pour les Pins de Rome de Respighi
© Hubert Stoecklin 2018.

Compte-rendu, concert. Toulouse, le 12 oct 2018. Bernstein.Pisar. Orch, chœur et Maîtrise du Capitole. Wayne Marshall.

Compte rendu concert. Toulouse. Halle aux grains, le 12 octobre 2018. Léonard Bernstein. J. et L. Pisar. Orchestre, chœur et maitrise du Capitole. Wayne Marshall. En cette année du centenaire de la naissance de Léonard Bernstein nous espérons entendre beaucoup d'œuvres de ce génial compositeur. Toulouse avait prévu de donner sa Messe mais a du y renoncer vu le nombre d'exécutants impossible à faire tenir sur la scène de la Halle-aux-Grains ; à défaut voici la (non moins passionnante) Symphonie n°3 avec une distribution d'un lustre très particulier.



Cette œuvre hybride associe un long texte, le « Kaddish » et trois grands moments musicaux et vocaux. Le texte primitif de **Leonard Bernstein** a été réécrit à sa demande par son ami Samuel Pisar. Ce rescapé des camps de la mort (il avait 16 ans) n'a pas cédé facilement à la prière de Bernstein qui n'a jamais eu la joie de l'entendre. Ce texte très puissant nous a été dit ce soir par la veuve et la fille de Samuel Pisar. Il est peu

de dire combien l’émotion soulevée par ces deux voix a été absolument inoubliable. La mère, Judith d’une voix sépulcrale et la fille Leah, d’une voix noble et ferme ont porté admirablement les messages terriblement humains du père-époux décédé en 2015. Car ce texte d’interpellation du créateur va jusqu’au seuil du blasphème en demandant des comptes, mais se reprend en priant pour une nouvelle alliance des habitants de la terre avec le ciel. Car finalement n’est ce pas l’homme lui-même et sans aide qui crée avec ce malin « génie », l’enfer sur terre ? Composée après l’assassinat de JF Kennedy qui lui est dédié, la symphonie est unique par l’ampleur donnée au texte.

Symphonie n°3 « Kaddish » de Bernstein:
Un grand moment d’humanisme partagé à Toulouse.



L’association faite des souffrances du peuple juif depuis l’esclavage en Egypte sans oublier la Shoah, vers le Djihad qui ensanglante à présent tous les pays est puissante. Très universel, le message reste et restera actuel. La partition de Bernstein est bouleversante d’intelligence : elle sait utiliser toutes les subtilités et toute la puissance d’un immense orchestre symphonique, d’un chœur mixte et d’un chœur d’enfants ainsi qu’une voix soliste. L’Orchestre du Capitole dans une concentration de chaque instant a su faire sonner cette œuvre dans sa plénitude. La beauté des soli, la puissance comme la délicatesse des nuances infimes, tout a été admirable. Le chœur de Capitole a été grandiose et la Maîtrise a apporté une émotion indicible (en évoquant les enfants sacrifiés par la barbarie).
La voix de la soliste, Kelley Nassief, avec sa grande fragilité dans les aigus et une profondeur d’expression totale, a rajouté un pan d’émotions supplémentaires. Les deux récitantes, Judith et Leah Pisar sont incroyables de

théâtralité maitrisée comme d'émotions contenues. Tant d'intelligence dans l'interprétation est véritablement … historique.
Mais de tous ces magnifiques interprètes c'est probablement le chef Wayne Marshall qui a été le plus exceptionnel. Avec une direction habitée et très millimétrée, il a su offrir une version de grande tenue et de grande humanité de cette œuvre inclassable. La bonté qui émane de de sa présence magnifie une direction d'orchestre de grande musicalité jusque dans les moments de terreurs.

En première partie de concert, les qualités de l'orchestre en terme de virtuosité et de coloration ont été magnifiées par la direction surnaturelle d'énergie du chef anglais. L'ouverture de Candide dans un tempo d'enfer a été un vrombissement jouissif. La suite du film On the waterfront a été orgie de climax les plus variés avec des nuances et des couleurs inouïes. Les phrasés aboutis et souples du chef ont magnifié la partition. Leonard Bernstein est un immense compositeur. Wayne Marshall a su mettre tout son art au service de ce compositeur trop peu joué.
La symphonie « Kaddish » restera le sommet d'émotions de la soirée et un moment de culture humaniste inoubliable. New-York avec ses immenses qualités culturelles s'est donné rendez-vous à la Halle-Au-Grains. Dans de tels moments, Toulouse est absolument capitale culturelle, et ce soir capitale du génie symphonique.

_____

Compte rendu concert. Toulouse. Halle aux grains, le 12 octobre 2018. Leonard Bernstein (1918-1990) : Candide , ouverture ; On the waterfront, suite d'orchestre ; Symphonie n°3 « Kaddish » ; Judith et Leah Pisar, récitantes ; Kelley Nassief, mezzo-soprano ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Chœur du Capitole et maitrise du Capitole, direction Alfonso Caiani ; Direction musicale : Wayne Marshall. Illustration : © Darrin-Zammit

Compte rendu concerts. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 23 septembre 2016. Saint-Saëns,Chopin, Mel Bonis,Cheminade Debussy,Liszt. Philippe Bianconi, piano.



Compte rendu, concert. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 23 septembre 2016 ; Camille Saint-Saëns ; Fréderic Chopin ; Mel Bonis; Cécile Cheminade ; Claude Debussy ; Frantz Liszt ; Philippe Bianconi, piano. Entre palme de l'originalité et celle de la poésie, la Muse ne saura laquelle préférer pour **Philippe Bianconi**. Le récital qu'il a présenté est particulièrement abouti et d'une belle originalité. Le parti pris de

ne jouer **que des danses** aurait pu lasser sous des doigts moins expressifs. Mais Philippe Bianconi est à la fois un poète et un grand virtuose. La musique pour piano de **Saint-Saëns** est exigeante et pas toujours facile d'accès. Philippe Bianconi a su ne rien laisser de coté, ni une virtuosité parfois exacerbée pour elle-même, ni une complexité harmonique et rythmique déconcertante, ni surtout un style très particulier qui doit donner l'impression de la facilité et de l'élégance à tout prix. **Les Mazurkas et la valse de Chopin** ont été magiques. La délicatesse des Mazurka sous des doigts de velours, a libéré une ensorcelante mélancolie. Ce Chopin est pure poésie, il passe comme un rêve. Tout est libre en apparence sous des doigts si habiles à faire oublier que le piano est un instrument de percussion. Tout n'est que ligne, nuances extatiques, couleurs mouvantes.

Danses avec un poète du piano

Deux femmes ont été distinguées par notre poète du piano, exactes contemporaines de Saint-Saëns et Debussy. La Barcarolle de **Mel Bonis** est ample dans l'usage fait du piano qui sonne large et virtuose tout en étant très expressif. La Mazurk' suédoise de **Cécile Cheminade** est contrastée et d'un caractère passionné. Ces deux trop courtes pièces nous ont permis de distinguer combien il est injuste de sous estimer ces compositrices nées dans l'ombre masculine, mais ayant trouvé un style d'expression personnel et qui mérite notre attention. La mazurka choisie de Debussy sonne un peu sage et presque raisonnable à coté des deux dames…

Pour finir sur une apothéose et d'une puissance rare, Philippe Bianconi aborde deux étonnantes pages de **Liszt. La valse-impromptu** démarre avec un sens de l'humour malicieux puis développe sous des doigts funambulesques, un rythme de plus en plus entrainant puis des hésitations pleines de séduction relancent le thème. Philippe Bianconi dispose d'une virtuosité

aristocratique ne semblant que facilité.

Dans la **Méphisto-valse 1,** il se transforme en diable grand seigneur à l'inquiétante séduction tout à fait charismatique, non dénuée d'humour noir. Son articulation d'une précision d'horloger suisse, ses nuances très creusée et des couleurs d'arc en ciel font de cette pièce souvent uniquement virtuose sous des doigts moins experts, un petit théâtre de l'horreur infernale. Il n'est pas fréquent d'entendre ainsi cette pièce éblouissante sans rien perdre d'une lisibilité de chaque instant avec un caractère si trempé. Ce diable nous ferait le suivre ou il voudra…

C'est la variété de jeu de Philippe Bianconi qui a permis de déguster sans relâchement une suite originale de danses pianistiques. Le public a été charmé et a obtenu deux bis faisant **une ovation à un véritable poète du piano**.

Compte rendu concerts. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 23 septembre 2016 ; Camille Saint-Saëns (1875-1921) : Suite en Fa majeur, op.90 ; Valse canariote op.88 ; Valse langoureuse en mi majeur,op.120 ; Etude ne forme de valse, op.52 n°6 ; Fréderic Chopin (1810-1849) : Trois mazurkas op.59 ; Valse en la bémol, op.42 ; Mel Bonis (1858-1937) : Barcarolle ; Cecile Chaminade (1857-1944) : Mazuk' suédoise ; Claude Debussy (1862-1918) : Mazurka ; Frantz Liszt (1811-1886) : Valse-impromptu ; Méphisto-valse 1 ; Philippe Bianconi, piano.

Compte rendu concerts. 37ème

édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 20 septembre 2016. Récital de Jeremy Denk, piano

Compte rendu concerts. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 20 septembre 2016. Voyage dans la musique entre 1300 et l'an 2000. Jeremy Denk, piano. J'ai lu (dans le New York Times) que ce pianiste mérite d'être écouté quelque soit le programme proposé. Tout a fait dubitatif mais intrigué je dois avouer que je ne vois pas quoi dire d'autre après cet admirable concert promenade proposé par le pianiste américain Jeremy Denk.

Imaginez un voyage musical qui permet de comprendre la construction et l'évolution de la musique occidentale entre 1300 et les années 2000. Cette proposition très iconoclaste l'autorise à jouer sur un clavier tempéré des œuvres vocales écrites en modes. Les compostions de Machaut, Binchois et Ockeghem sont sous les doigts si sensibles de Jeremy Denk… hors du temps et nous « parlent » à travers les âges avec une émotion très particulière. La délicate et fragile mélodie de Binchois terminera le concert comme elle l'a commencé en une boucle qui achève de nous faire perdre les repères temporels.

Quelle intelligence !



Les artistes qui savent rendre le public plus intelligent au sortir d'un concert sont des artistes précieux et je crois que le public de Piano Jacobins en a été conscient ce soir : il a même semblé particulièrement ravi. Cet enchainement de pièces improbables au clavier tempéré, la première surprise passée, se révèlent des plus aptes à nous émouvoir par leur étrangeté. Ainsi la musique occidentale savante en deux heures peut se comprendre comme une mise en place de l'harmonie, de la mélodie puis du rythme. Le Zeffiro torna de Monteverdi est au piano aussi improbable … qu'irrésistiblement séduisant.

La fin de la première partie permet d' arriver à un premier sommet avec Johann Sebastian Bach.

Jeremy Denk est un extraordinaire interprète de Bach, ses variations Goldberg sont acclamées au concert et son CD est admirable de beauté fluide. Son interprétation de la fantaisie chromatique et fugue en ré mineur, BWV 903 est époustouflante de vie et de précision rythmique. La richesse de cette partition en belles mélodies et architecture complexe montre le degré de perfection atteint par la musique savante et pourquoi Bach est un demi dieu.



Après l'entracte c'est le divin Mozart avec l'andante de la Sonate en sol majeur K. 283. Le charme, l'élégance, la ligne de chant infinie, les nuances subtiles et les couleurs douces : tout est enchantement. Beethoven suit tout naturellement avec une énergie rythmique qui bouscule le cadre. Schumann apporte une complexité harmonique et une densité de toucher qui préparent Wagner. Chopin apporte la virtuosité sensible du piano, le legato qui va jusqu'au belcanto. L'interprétation de l'adaptation par

Liszt de la Mort d’ Isolde de Wagner est un bouleversant moment de piano roi, à la virtuosité faite musique. Jeremy Denk est un virtuose accompli qui rend lisible tous les plans et sait doser les nuances jusqu’à un fortissimo quasi orchestral.

Brahms ensuite aborde la déconstruction sur le plan harmonique ; il bouscule les rythmes avec un Intermezzo. Schoenberg va toujours plus loin dans cette liberté prise. Debussy apporte de nouvelles couleurs et propose un tout « autre piano ». Poulenc déconstruit complètement le rythme. Stockhausen fait perdre tout repères tonal, Glass abolit la pesanteur, et Ligeti ne permet aucun repère, mis à part la perte des repères connus…

Et Binchois revient, tout simple et comme perdu parmi nous, tout ébaubis.

Nous avons fait un Grand Voyage avec un guide fulgurant. Un pianiste de haut rang, un musicien délicat, un pédagogue plein d’humour. Oui, Jeremy Denk est un Grand Artiste à réécouter dès que possible.

Compte rendu concerts. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 20 septembre 2016. Œuvres de : Machaut ; Binchois ; Ockeghem ; Dufay ; Deprez ; Janequin ; Byrd ; Gesualdo ; Monteverdi ; Purcell ; Scarlatti ; Bach ; Mozart ; Beethoven ; Schumann ; Chopin ; Wagner/Liszt ; Brahms ; Schoenberg ; Debussy ; Poulenc ; Stockhausen ; Glass ; Ligeti ; Jeremy Denk, piano.



Compte rendu, concert. Toulouse ; Halle-aux-Grains, le 17 septembre 2016. Beethoven, Berlioz. Ch. Zacharias, Tugan Sokhiev



Compte rendu concert. Toulouse ; Halle-aux-Grains, le 17 septembre 2016 ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) Concerto l'Empereur ; Hector Berlioz (1803-1869) : Symphonie Fantastique ; Christian Zacharias, piano ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Direction, Tugan Sokhiev. **La rentrée musicale de l'Orchestre du Capitole a cette année été fracassante**. Le

programme d'abord, associant deux œuvres phares du romantisme et fondatrices de l'histoire de la musique. Le dernier Concerto de Beethoven qui dépasse en ampleur tout ce qui avait été composé pour le genre jusque là et pour longtemps. Ce Concerto l'Empereur n'a que rarement autant mérité son nom. Et en deuxième partie la symphonie la plus imaginative, véritablement révolutionnaire tant par la place que prend l'artiste dans son œuvre que par l'originalité de l'orchestration, coup d'essai et de maître du jeune Berlioz : La symphonie Fantastique.

L'art des associations, la fouge éternelle du romantisme

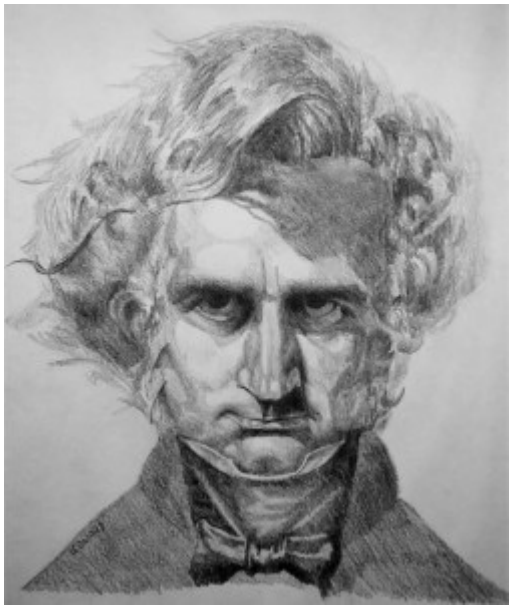
D'autre part, l'association de deux personnalités charismatiques et artistiques ne va pas de soi pour créer une rencontre au sommet. Nous avons eu ce soir à Toulouse l'association entre un pianiste admirable de musicalité, **Christian Zacharias**, et un tandem d'exception, **Tugan Sokhiev** et ses musiciens toulousains.



L'Empereur d'abord nous a permis d'être emporté dans un flot musical ininterrompu, sublime de rythme dansant et de chant nuancé. L'orchestre a su accepter la vision de Christian Zacharias, version délicate et nuancée au delà de l'habituel. Pour avoir entendu Tugan Sokhiev diriger ce Concerto avec Léon Fleischer en 2012, il a été possible de mesurer l'admirable adaptation à la richesse d'articulation, la somptuosité des nuances exacerbées, le rythme souple mais entraînant de Christian Zacharias. Ce pianiste est incroyablement sensible

aux caractéristiques musicales de la partition qu'il interprète à l'opposé d'un Goerner, cette semaine. Zacharias sait que Beethoven est un héritier de Mozart et qu'il a brisé le moule du concerto mais sans la violence que certains interprètes y mettent : il contient de la délicatesse et de la puissance mais sans violence. Cet équilibre dans son jeu est incroyablement apte à nous faire entendre autrement ce concerto, chambriste, autant que symphonique et pianistique. Le premier mouvement est plein de fougue, d'élasticité dans le rythme. Jamais aucun accord n'est lourd, tous rebondissent et ne s'écrasent jamais. La direction de Tugan Sokhiev accentue cette élégante énergie rythmique si importante dans Beethoven. Les nuances de l'orchestre répondent à celles du piano et inversement Zacharias soupèse et apprécie chaque intervention de l'orchestre en connaisseur, lui qui dirige si bien et pas seulement de son piano. Le deuxième mouvement si délicatement phrasé et nuancé crée un rêve dont personne ne voudrait s'évader. Il faut le charme du final, son alacrité pour accepter de passer à autre chose après les accords de transitions si émouvants entre les deux derniers mouvements. C'est une fête de la pulsion de vie qui termine le Concerto !

Le pianiste a soulevé l'enthousiasme du public et a offert une page aérienne de Scarlatti en bis.



En Deuxième partie, Tugan Sokhiev a développé sa conception de la partition de **Berlioz** qu'il affectionne tant. Il prend à bras le corps cette musique si intense, demande à l'orchestre une passion inhabituelle, des couleurs franches, parfois laides dans le Dies Irae mais d'une beauté sensuelle dans le bal ou la scène aux champs. Les nuances sont creusées au plus profond, chaque instrumentiste dévoile son amour pour

l’œuvre. Je conçois que des générations habituées au côté « français » de cette partition, trop sagement interprétée, avec des cordes fragiles et des cuivres discrets, ne souscrivent pas à un tel choix. Je suis pour ma part persuadé que disposant d’un orchestre de cette trempe, **Hector Berlioz** lui même aurait donné toute la mesure de cette partition sans retenue comme l’a fait Tugan Sokhiev ce soir. La passion d’un artiste n’a rien de purement français ni d’obligatoirement mesuré. C’est toute la démesure de l’œuvre qui a été offerte au public. Et Tugan Sokhiev sait habiter les silences comme peu. L’ovation faite à l’orchestre et son chef vaut validation par une salle peine à craquer (avec des demandes de places non honorées). Oui la passion est toute entière au service de la musique à Toulouse. La saison s’annonce passionnante.

Compte rendu concert. Toulouse ; Halle-aux-Grains, le 17 septembre 2016 ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Concerto n°5 pour piano et orchestre en mi bémol majeur,op.73, « L’Empereur » ; Hector Berlioz (1803-1869) : Symphonie Fantastique, op.14 ; Christian Zacharias, piano ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Direction, Tugan Sokhiev.

Illustration : Christian Zacharias © H Scott

Compte rendu, concert. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse, le 21 septembre 2016. Beethoven,

Bartók, Liszt, Scarlatti… Boris Berezovsky, piano

Compte rendu concerts. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 21 septembre 2016. Ludwig Van Beethoven ; Béla Bartók ; Frantz Liszt ; Domenico Scarlatti; Igor Stravinski ; Boris Berezovsky, piano. Des grands pianistes il y en a, mais un géant comme Berezovsky je n'en connais d'autre, de cette force vive, avec ce calme. Son Beethoven est fin, délicatement phrasé, nuancé avec art. Le rythme est bondissant, ferme et stable. L'héritage mozartien est assumé comme l'élargissement du cadre de la sonate. Un grand moment de piano, pondéré, loin des excès que certains y mettent (Nelson Goerner, ici même… il y a peu). Ce sont les pièces de Bartók qui montrent les extraordinaires capacités physiques du pianiste. De l'exigeante Sonate, il ne fait qu'une bouchée, assumant crânement ses moments de violence. Les trois Etudes ont été enchaînées selon sa demande, dans un français exquis, avec trois études de Liszt. La fraternité de transcendance entre les deux compositeurs est saisissante. On comprend mieux la rareté de ces études de Bartók, tant la puissance et la virtuosité exigées sont immenses. Berezovsky domine toute partition. L'aisance souveraine en une simplicité de jeu dans une probité rarissime est un alliage des plus précieux. Quand je pense à certains qui histrionisent leur jeu, **le calme olympien de Berezovsky est un baume**. Son Liszt est de la même eau. Toute la construction des divers plans est organisée, sans chercher à appuyer la basse ou le chant. Ce Liszt est certain de la capacité du public à chercher dans ces notes si nombreuses, qui la mélodie, qui les arpèges, qui la basse, qui …. Ce petit effort dans l'écoute pour le spectateur est récompensé par une sorte de plénitude. Tout est là, rien ne manque et la musique règne souveraine de beauté.

Le pianiste russe nous a offert un programme copieux, rare, passionnant

Boris Berezovsky ou le piano monde



En deuxième partie, sacrifiant à une sorte de mode cette année, il aborde à sa manière fluide et délicate trois petites Sonates de Scarlatti. Moment de pure grâce récréative. Car les deux œuvres suivantes sont colossales. La Sonate de Stravinski semble rendre hommage à l'âge classique mais est en fait d'une grande difficulté. Cette apparente simplicité d'écoute et l'absence de démonstrativité sont probablement les raisons de cette rareté dans les programmes des concerts. Berezovsky est impérial de hauteur technique et de don à son public. Sans la moindre fatigue apparente après ce vaste programme, Boris Berezovsky fait de la suite de Petrouchka une fête de la musique. Un piano sans limites qui peut aussi bien faire pleurer par sa délicatesse qu'impressionner par sa puissance orchestrale. Oui, Boris Berezovsky est le plus immense pianiste, capable de tout jouer et qui donne à son public généreusement la beauté dans la modestie accomplie, celle de moyens personnels incroyables et de travail qu'on sait colossal. Boris Berezovsky dans ce concert, a fait le don total d'un artiste accompli. Cet immense artiste a encore offert deux bis flamboyants à son public conquis et exigeant.

Compte rendu concerts. 37 ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 21 septembre 2016. Ludwig Van Beethoven (1770- 1827) : Sonate pour piano en mi bémol majeur « Quasi una fantasia » Op. 27 n°1 ; Béla Bartók (1881-1945) : Sonate pour piano ; Trois études op 18 SZ 72 ; Frantz Liszt (1811-1886) : Trois études ; Domenico Scarlatti (1685-1757) : Trois sonates ; Igor Stravinski (1940-1971) : Sonate pour piano ; Petrouchka, suite ; Boris Berezovsky, piano.
Illustration : David Crooks

Compte rendu concert. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins. Le 13 septembre 2016. Mozart, Ravel, Chopin, Liszt. Lucas Debargue, piano.



Compte rendu concert. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins. Le 13 septembre 2016. Mozart, Ravel, Chopin, Liszt. Lucas Debargue, piano. Ce jeune pianiste dénote une personnalité affirmée et une belle originalité. Le programme admirablement construit lui a permis de développer une science du piano qui termine son récital crescendo, s'achevant en apothéose. D'abord un **Scarlatti**

lumineux, admirablement articulé et très plaisant pour nous mettre l'oreille en éveil. Puis la **Sonate de Mozart K.310**, déjà entendue sous les (lourds) doigts de Richard Goode mardi dernier, a été abordée avec beaucoup de nuances et un touché bondissant. L'équilibre entre Sturm und Drang et élégance a été parfait. Un peu plus de legato et de chant dans le deuxième mouvement auraient d'avantage comblé.

LUCAS D. : un sensationnel virtuose à suivre

La Ballade de Chopin a été virtuose, active, vivifiante. Point de mélancolie dans cette pièce et une joie d'un piano triomphant. Le Chopin de Lucas Debargue cherche un peu à rivaliser avec Liszt.
Après l'entracte, **le triptyque de Gaspard de la nuit de Ravel** a monté d'un cran la virtuosité transcendante. Ondine a été d'une eau claire avec des doigts d'une précision et d'une délicatesse extrême. L'importance des nuances fait passer d'une eau pure à un tsunami final.
Le Gibet impressionne mais ne glace pas. La mise en valeur des différents plans est très réussie avec un glas que rien ne fait diminuer. Les effets pianistiques sont ahurissants de précision. Mais un peu plus d'imagination est nécessaire pour évoquer le romantisme de cette abominable scène de gibet.
Scarbo est la pièce la plus réussie entre la virtuosité triomphante et l'évocation du personnage cherchant à danser et à s'alléger de sa condition. Le toucher de Lucas Debargue est d'une précision admirable et rien de vient troubler le geste pianistique grandiose. Le final est proprement halluciné, hallucinant.
Pour terminer le programme la première **Méphisto-valse** achève de nous convaincre que nous tenons là, un virtuose à la manière d'un Evgeny Kissin. Les doigts volent sur le clavier, les notes fusent de tous cotés et la danse infernale subjugue,

mais toujours dans la clarté de l'articulation. Un très grand moment de piano nous a été offert par ce jeune prodige. Avec la maturité, il saura sortir d'une sorte de complétude à s'écouter jouer, gagnera en expression et en legato. Mais déjà les moyens considérables du pianiste méritent toute l'admiration et l'attention du public. Trois bis ont été généreusement offerts (Scarlatti et Chopin) par un artiste en nage mais heureux. Pianiste plein de promesses, désormais à suivre.

Domenico Scarlatti (1685-1757) : Sonate n° 432 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Sonate pour piano en la mineur K.310 ; Fréderic Chopin (1810-1849) : Ballade n°4 en fa mineur, op.52 ; Maurice Ravel (1875-1937) : Gaspard de La nuit ; Frantz Liszt (1811-1886) : Méphisto-Valse n°1 ; Lucas Debargue, piano.

Illustration : © Evgeny Eutukhov

Compte rendu, concerts. 37 ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins. Les 6 et 7 septembre 2016. R. Goode, C.Zacharias.

Compte rendu, concerts. 37 ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins. Les 6 et 7 septembre 2016. R. Goode, C.Zacharias. La fin des vacances et la rentrée des

petits et grands ne représente pas le meilleur moment de l'année. Pourtant à Toulouse la rentrée est source de joie par le début du Festival Piano aux Jacobins. Le cadre du Cloître des Jacobins, la météo clémente, créent depuis 37 années le développement de soirées musicales d'exception. Ensuite un tuilage avec la saison symphonique de la Halle-aux-Grains dans un concert commun lance la riche saison musicale toulousaine et tout s'enchaîne. Cette première semaine nous a permis d'assister aux deux premiers concerts placés sous une météo des plus estivales.

Le 6 septembre 2016 ; Richard Goode, piano. Richard Goode a une nouvelle fois ouvert le festival. Cet invité régulier du festival représente le fleuron de l'école américaine de piano. Sa présence en Europe est bien trop rare car ses activités dans le nouveau monde sont multiples, entre autre il est le co-fondateur du prestigieux festival de Marlboro. En 2011, nous avions été subjugués par la musicalité de cet immense artiste. Ce soir n'a pas été placé sous le signe de cette musicalité d'altitude. Si les moyens du pianiste sont toujours aussi fascinants, une ligne de force constante et une certaine dureté ont dominé ses choix interprétatifs. Dans la sonate de Mozart, la frappe ferme et une sorte de raideur ont certes mis en lumière la noirceur contenue dans l'oeuvre mais ont empêché de déguster le charme et l'élégance que la Sonate contient. Les pièces extraites du **Sentier herbeux de Janacek** ont été toutes comme lissées sur un même moule, dans une même lumière et une unique couleur un peu vague. Cela a créé une belle respiration dans le programme.

Ensuite la violence de son **Brahms** a surpris par le manque de sentiment. Un Brahms noir et puissant sans concession. La richesse harmonique, la complexe charpente des pièces a été dessiné avec art, mais sans la moindre souplesse et tout romantisme a été absent.
Les extraits du **Livre II des Préludes de Debussy** ont été abordés avec une sonorité pleine, beaucoup de pédale, une

franchise de ton qui a évité la subtilité de couleurs attendue. L'effet est étrange car c'est comme si une sorte de saturation, de lumière constamment solaire empêchait cet esprit français si sensible dans les compositions de Claude de France, de se révéler.
En fin de programme, dans le grande Sonate n°31 de Beethoven, Goode a été royal et triomphant soulevant l'enthousiasme du public. Ce grand spécialiste de Beethoven, qui a gravé sonates et concertos dans des versions acclamées, a dominé avec puissance la belle partition.
Son Beethoven est charpenté et incisif, parfois un peu massif mais toujours irrésistible. La structure comme dégagée au scalpel, avec des graves très sonores permet une interprétation majeure. La grandeur beethovénienne a été ainsi portée au firmament par un pianiste aux moyens vertigineux dans une cataracte sonore très impressionnante.



Le 7 septembre 2016 ; Christian Zacharias, piano. Le lendemain le concert de Christian Zacharias a été tout autre. D'aucun ont été amené à penser que le piano avait dû être changé… C'est cela la richesse de ce festival : proposer de soirs en soirs des visions si différentes de la musique sur un seul et même piano. Christian Zacharias et un musicien complet, soliste, chambriste, chef d'orchestre et compositeur. Dans sa présence au piano et dans ses interprétations cette complémentarité musicale est présente. Il a fait le choix d'un programme surprenant abordant deux compositeurs plutôt réservés aux clavecinistes. Son bouquet de **Sonates de Scarlatti** a permis un développement de subtilités de couleurs, des tempi nuancés, tout à fait inhabituels. La fantaisie a été le maître mot de cette interprétation si personnelle qui

jamais n’a manqué d’élégance et a su doser une certaine pointe d’humour. Le changement de couleurs, de toucher et l’aération dont son jeu a été porteur, ont construit une interprétation lumineuse et délicate de la **Sonatine de Ravel**. Christian Zacharias rend clairement à la fois l’hommage aux anciens contenus dans la pièce de Ravel, et toute la modernité du propos. Un grand art de musicien. En effet rendre limpide le texte et le sous-texte musical avec cette simplicité est admirable et rare.

Les **Sonates de Padre Soler** ont également été pleines d’esprit et de malice. La main droite d’une présence incroyable a signé l’atmosphère hispanique des sonates. Cette mise en lumière de l’architecture avec cette jubilation a créé un moment aussi léger que spirituel plein de bonheur.

Avec la dernière partie consacrée à **Chopin**, le génial interprète a comme ouvert une dimension supplémentaire en terme de puissance émotionnelle et d’immenses moyens pianistiques assumés. Les Mazurkas sont des partitions difficiles en ce qui concerne le sentiment et l’interprétation dans une mélancolie luttant contre le plaisir du souvenir passé. Plus que les Polonaises, elles chantent l’attachement de Chopin à son passé polonais.

L’esprit et la délicatesse des phrasés, la beauté des couleurs, le rubato élégant, tout un monde de poésie est né sous les doigts magiques de Christain Zacharias. Et que dire de la virtuosité fulgurante, et la puissance orchestrale dont il est capable !

Un musicien d’exception a enchanté le piano, comme le cloître pour la plus grande joie du public (concert complet ayant refusé du public). Il est certain que **le concert de Christian Zacharias avec Tugan Sokhiev et l’Orchestre du Capitole le 17 septembre prochain à la Halle-aux-Grains** atteindra des sommets de musicalité avec le si extraordinaire 5ème Concerto de Beethoven !

Merci à Catherine d’Argoubet qui sait programmer des artistes si beaux et si divers avec cette constance dans la stimulation de l’écoute.

Compte rendu concerts. 37 ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins. Richard Goode et Christian Zacharias.

Le 6 septembre 2016 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Sonate pour piano en la mineur K.310 ; Leos Janacek (1854-1928) : Sur un sentier herbeux, extraits ; Johannes Brahms (1833-1897) : 6 pièces Op.118 ; Claude Debussy (1862-1918) : Extraits du livre II des préludes ; Ludwig Van Beethoven (1770- 1827) : Sonate pour piano n°31 en la bémol majeur, Op.110 ; Richard Goode, piano.

Le 7 septembre 2016 ; Domenico Scarlatti (1685-1757) : Sonates en mi majeur K.162, en do mineur K.226, en mi bémol majeur K183, en fa mineur K. 183, en fa mineur K.386 ; Maurice Ravel (1875-1937) : Sonatine ; Padre Antonio Soler (1729-1783) : Sonates en sol mineur N°87,en ré mineur N°24, en ré majeur N°84, en ré bémol majeur N°88 ; Fréderic Chopin (1810-1849) : Scherzo N°1 en si mineur, Op.20 ; Mazurkas N°1 en ut dièse mineur,Op41, en la mineur, Op. Posthume (KK2B n°4), en la mineur Op.17 n°4 ; en ut dièse mineur Op.30 n°4 ; Scherzo en si bémol mineur, Op.31 n°2 ; Christian Zacharias, piano.

Compte-rendu Opéra. Toulouse, Capitole, le 22 juin 2016 ; Charles Gounod (1818-1893) : Faust ; Nicolas Joël, mise en

scène ; Anita Harding, Marguerite ; Orchestre National du Capitole ; Claus Peter Flor, direction musicale.

Compte-rendu Opéra. Toulouse, Capitole, le 22 juin 2016 ; Charles Gounod (1818-1893) : Faust ; Nicolas Joël, mise en scène ; Anita Harding, Marguerite ; Orchestre National du Capitole ; Claus Peter Flor, direction musicale. **Et si nos amis allemands avaient complètement raison qui couramment débaptisent « Faust » pour le renommer « Margarete » ?** D'ailleurs la pièce de laquelle est adapté le livret, est signée Carré et son titre est « Faust et Marguerite ». Car des deux Faust de Goethe, il faut bien dire que l'opéra de Gounod ne conserve que l'épisode de Marguerite. Et dans la salle bien des jeunes spectateurs se demandaient combien une romance si marquée par le modèle petit bourgeois des relations d'amour pouvaient avoir encore tant de séductions. Car cet opéra si marqué par son époque reste au top 3 des opéras représentés au monde avec Carmen et Traviata. La séduction de la partition de Gounod tiendrait donc tout l'ouvrage, et plus personne ne serait sensible à la force de la jeunesse éternelle, à l'enthousiasme des premiers transports dans la naissance de l'amour et aucun homme ne vibrerait à la pureté d'une belle vierge ?



Belle reprise consensuelle de Faust à Toulouse

Quoi qu'il en soit, dépassant toutes ces questions, un beau succès a été accordé à cette production de **Nicolas Joël** crée in loco en **2009**. Mise en scène, décors, costumes et lumières font un tout harmonieux respectant les didascalies et ne cherchant pas à moderniser artificiellement, et trop souvent avec laideur, un propos qui n'en a pas besoin. **Stéphane Roche**

fidèle à Nicolas Joël laisse les chanteurs libres et face au public pour leurs moments engagés. Peu de gestes mais qui prennent souvent sens. Méphisto trouve en **Alex Esposito** un diable vif-argent, maitre loyal organisant toute l'histoire et faisant voler les difficultés d'un coup d'éventail. Véritable acteur-chanteur, il donne énergie et vitalité à la scène qu'il occupe avec panache. Vocalement le charme opère avec un timbre clair mais sonore sur tout l'ambitus. La diction nonobstant un léger accent est compréhensible. Il arrive à rendre perceptible ce léger décalage du personnage grâce à l'humour. **Le Faust de Teodor Ilincai** a le mérite de tenir la gigantesque partition de bout en bout, ce qui n'est pas rien ! La voix est un peu trop monocorde et manque à notre goût de couleurs comme de nuances, signalant peut être un rôle un peu trop large pour son organe. Mais l'agrément du timbre fonctionne et il est un partenaire convainquant tant avec Méphisto que Margueritte. Son jeu est par contre apathique. C'est donc **la magnifique Margueritte d'Anita Hartig** qui gagne tous les cœurs. Le jeux est subtil et expressif, la jeune fille idéaliste, pure et naïve, la Gretchen intemporelle, deviendra amoureuse, femme puis mère, pêcheresse rejetée, meurtrière désespérée, enfin folle de douleur avant de devenir consciente du désastre de sa vie réelle. L'évolution du personnage est particulièrement touchante et la scène finale avec le trio de la transfiguration est absolument magnifique. Vocalement cette soprano lyrique a toutes les qualités souhaitées. Un timbre riche et beau, des couleurs variées, des expressions d'une délicieuse musicalité. Le brillant du début, les vocalises perlées, laissent place au lyrisme avec un legato de rêve dans la si belle scène d'amour. La douleur colore plus sombrement la voix dans la scène du rouet, la vaillance vocale dans la scène de l'église est admirable. Mais c'est l'engagement vocal total et scénique qui subjugue dans le trio final. Son « *Anges purs anges radieux* » est victorieux dans une pâte sonore enivrante de beauté ! **Le Valentin de John Chest est très touchant.** Ce rôle, si convenu dans sa représentation de la pudibonderie, est chanté avec tant de cœur et d'une voix si

sensible et belle que le personnage en devient presque attachant. Ce jeune chanteur a de belles qualités d'interprète sensible. La dame Marthe de **Constance Heller** est élégante et pleine d'humour, la voix claire et jeune lui donne du panache loin des matrones habituelles. Elle sait tenir sa présence dans les ensembles et sa scène de séduction avec Méphisto est un régal…Le Siebel de **Maité Beaumont** est hors de propos, pour donner de la vitalité a cet adolescent elle a tendance a aboyer plus que chanter. Le Wagner de **Rafał Pawnuk** est vocalement bien discret face aux premiers rôles. L'orchestre si particulier de Gounod est défendu ce soir par un chef que nous avons admiré in loco dans Mozart et Strauss : **Claus Peter Flor**. Il se saisit de la partition avec beaucoup de respect, développe la richesse harmonique, vivifie les rythmes et assume les moments pompiers, tout en développant une sonorité chambriste bien venue dans les moments tendres. Il tient les chœurs fermement et soutient les chanteurs. La plus belle réussite est avec sa Marguerite au sommet de l'émotion dans la scène du rouet. Le soin apporté aux nuances et aux couleurs sombres dans les préludes rend hommage aux qualités expressives de l'orchestration de Gounod. Les choeurs admirablement préparés par Alfonso Caiani sont magnifiques de présence vocale et de précision avec une belle allure scénique.

La voix est à la fête dans cette production, le public ravi a fait un triomphe à cette belle équipe. La fin de saison capitoline est bien heureuse !

Compte-rendu Opéra. Toulouse, Capitole, le 22 juin 2016 ; Charles Gounod (1818-1893) : Faust, opéra en cinq actes sur un livret de Jules Barbier et Michel Carré créé le 19 mars 1859 au Théâtre-Lyrique, Paris ; Production du Théâtre du Capitole (2009) ; Nicolas Joel, mise en scène ; Stéphane Roche, collaborateur artistique à la mise en scène ; Ezio Frigerio, décors ; Franca Squarciapino, costumes ;Vinicio Cheli, lumières ; Avec : Teodor Ilincai, Faust ; Anita Hartig,

Marguerite : Alex Esposito, Méphistophélès ; Maite Beaumont, Siébel ; John Chest,Valentin ; Constance Heller, Marthe ; Rafał Pawnuk, Wagner ; Chœur du Capitole : Alfonso Caiani Direction ; Orchestre National du Capitole ; Claus Peter Flor, direction musicale. Illustration : P. Nin

---

Compte-rendu, concert. Toulouse,Halle-Aux-Grains, le 18 juin 2016. Richard Wagner: L'anneau du Nibelungen, extraits. Martina Serafin; Philippe Jordan.



TOULOUSE, FIN DE SAISON DES GRANDS INTERPRETES EN APOTHEOSE. Concert événement qui a permis d'entendre de larges extraits du Ring par un orchestre somptueux et son chef talentueux pour leur première venue à Toulouse. Philippe Jordan, avait émerveillé public et critiques lors de la Tétralogie montée à l'Opéra de Paris pourtant controversée scéniquement et en a gravé un CD d'extraits magnifiques, sensiblement identiques au programme de ce soir. Nous n'allons pas détailler les extraits choisis pour dégager un effet général sensationnel qui permet à travers thèmes et leitmotiv de vivre les grands moments de la cosmogonie wagnérienne. Dire que les voix ne nous ont pas

vraiment manqué, c’est reconnaître combien Philippe Jordan a construit une tension dramatique et lyrique de la plus grande séduction tout du long.

Sa direction semble absolument naturelle obtenant de son orchestre une clarté digne d’un Karajan, une mise en lumière de la structure à la manière d’un Boulez, tout en ayant le lyrisme d’un Boehm en live et le sens du drame cosmique d’un Solti. En ce sens l’apothéose de la scène finale avec la soprano Martin Serafin a produit une sensation de plénitude comme d’aboutissement.

Mais n’oublions pas de mentionner la perfection instrumentale de cet orchestre incroyablement doué qui sorti de la fosse avec un nombre de musicien biens supérieur à ce qu’une fosse, même Bastille, peut contenir (les six harpes!), a fait merveille.

Couleurs rutilantes ou subtilement mélancoliques, nuances sculptées dans la matière la plus noble, phrasés voluptueux ou rugueux, mise en exergue des leitmotiv les plus rares, tout mérite nos éloges. Les geste de Philippe Jordan sont non seulement d’une noble beauté mais ils s’adressent à chaque instrumentiste avec amitié voir gourmandise.

Tempi de parfaite tenue dans un gant de velours de la main droite et gestes d’une expressivité de danseur de la main gauche, Philippe Jordan aime cette partition comme son orchestre et offre au public un bonheur incroyable. Le novice qui arrive à Wagner par ce concert n’en revient pas de la variété et de la profondeur de la partition extraite de la Tétralogie ; le connaisseur du Ring se régale de ces raccourcis et choix si complets permettant de retrouver tant de leitmotiv aimés tout en suivant les drames des héros.

Comme cette partition dramatique trouve en concert une dimension symphonique majestueuse et puissante, tout en offrant des îlots de musique de chambre !

Pour terminer, l’immolation de Brünnhilde met en lumière les extraordinaires qualités de Martin Serafin. Grande voix homogène sur toute la tessiture avec un vibrato entièrement maitrisé, elle sait projeter le texte si expressif de Wagner entre imprécations terribles, plaintes sublimes et adieux déchirants.

Le legato dès sa première phrase rappelle quelle qualité musicale elle a par ailleurs dans Mozart, Verdi et Strauss. Philippe Jordan semble développer sa gestuelle vers encore plus de lyrisme et davantage de sensualité dans une écoute parfaite qui lui permet à chaque instant de doser les nuances de son orchestre pour soutenir la voix.

Les qualités instrumentales de chacun sont tout simplement prodigieuses avec des cors délicats dans leurs attaques et leurs nuances, des cuivres dosant leur puissance jusqu’aux plus terribles sonorités, des cordes soyeuses et lumineuses, et des bois d’une expressivité incroyable se faisant chanteurs. Les percussions jusqu’aux marteaux et enclumes sont d’une précision diabolique.Enfin il est si rare d’entendre avec cette pureté les 6 harpes.

Wagner est un incroyable sorcier alliant lyrisme et symphonisme, et Philippe Jordan, un magicien liant bien des sentiments humains dans sa direction. Un moment magique.

Compte-rendu, concert.Toulouse, Halle-Aux-Grains, le 18 juin 2016. Richard Wagner (1813-1883): L’anneau du Nibelungen, extraits symphoniques et immolation de Brünnhilde. Martina Serafin, soprano; Orchestre de l’Opéra National de Paris; Philippe Jordan, direction.